

YOUSSEF FADEL

Un joli chat blanc  
marche derrière moi

*roman traduit de l'arabe (Maroc)  
par Philippe Vigreux*

Sindbad  
ACTES SUD



*Ils disent : Notre Seigneur! envoie-nous  
rapidement notre part avant le jour du Ju-  
gement.*

Coran, xxxviii, 16.



## *PREMIÈRE JOURNÉE*

### 1

Le désert, d'abord, je l'ai rêvé, le même, ou à peu près, que celui qui m'entoure en ce moment. Un désert chauffé à blanc par un soleil de plomb. Un fort, une buvette en feu, une route violette qui court comme un trait fin tiré sur l'horizon. Tout cela, je l'ai rêvé pendant des mois avant de me retrouver ici. Je n'avais jamais mis les pieds dans un désert jusque-là, je n'étais jamais passé près d'un fort ou entré dans une buvette. Tout cela, je ne l'avais vu qu'en rêve, quoique assez précisément et dans le même ordre troublant : la buvette en feu, le fort en brique, la route, et cette même couleur violette tirant sur le bleu. Le même soleil aussi, qui vous brûle encore la mémoire longtemps après qu'il a disparu ; les soldats qui jouaient aux cartes imperturbablement pendant que les flammes dévoraient la baraque autour d'eux et que des colonnes de fumée montaient par les fissures du sol et des murs en obstruant la vue. Et moi au beau milieu de tout ça qui cherchais calmement sous les tables et entre les pieds des buveurs quelque chose que j'ignorais et que je ne trouvais pas, nullement dérangé par la fumée de l'incendie et le brouhaha des joueurs de cartes puisque, comme je l'ai dit, ce n'était qu'un rêve.

Si on m'avait dit que, seulement quelques mois plus tard, je me retrouverais assis dans la même buvette que celle de mon rêve, à quelques dizaines de mètres seulement du fort en brique – le même que dans mon rêve aussi –, en train de surveiller la route qui court comme un trait fin tiré sur l'horizon... Et pourtant, c'est bien là que je suis en ce moment, le feu et la fumée en moins, les yeux rivés sur le même chemin qui cette fois n'est pas vide puisque des camions y passent de temps en temps, avec les mêmes soldats, sauf que, au lieu de jouer aux cartes imperturbablement, ils boivent accoudés au comptoir et que moi je ne cherche rien du tout, ni sous les tables ni entre les pieds des buveurs, je pense à Zineb.

Ce que je n'avais pas vu dans mon rêve, c'est la roue hydraulique asséchée depuis longtemps. Je n'y ai pas entendu non plus le crissement de son axe qui tourne dans le vide ou parce qu'il subsiste un brin d'air dont elle s'attache à répandre la bénédiction.

Partout, la pierre violette. Une immense étendue de pierre qui prend au pied de la buvette. La pierre violette, le ciel violet et un soir de la même couleur à peu de chose près. Et puis l'air lourd. Tout juste si on respire. Un filet d'air, à peine, qui souffle par la fenêtre étriquée. La pierre, le ciel, le soir, et cette buvette qui ressemble à une cabane en bois jetée au beau milieu des nudités avec sa fenêtre étroite qui donne sur le fort, les six palmiers et la route caillouteuse, lointaine, parallèle à l'horizon et qui sépare les deux masses mauves de la pierre et du ciel. Je ne vois pas la noria, elle est de l'autre côté. À quelques pas de là, un soldat frappe les cordes de son instrument. Le garde Sahraoui, c'est son nom.

Enveloppé dans son manteau à capuchon du même gris que le soir qui lui tombe sur le dos, il assure son tour de garde à la porte du fort. Chaque fois qu'il est de faction à la tombée de la nuit, il pense à sa femme qui est loin de lui, à ses enfants émigrés dans les îles, et une tristesse cruelle l'envahit.

De temps à autre on entend, à l'intérieur du fort, les éclats de voix des soldats qui jouent aux cartes chez le sergent Bouzid ou, au loin, le bruit d'un camion qui va livrer de l'eau à une caserne plus lointaine. Il ne fera pas le détour par chez nous. Notre ration d'eau, nous la prenons au puits, voilà tout. Le fort, à côté de lui la buvette, les éclats de voix, la couleur violette partout alentour et nous quatre accoudés au comptoir, réunis ici par le fait du hasard et de la conscription obligatoire.

Le conscrit prénommé Brahim crache la fumée de sa cigarette sur une petite tortue qui rampe sur le bois du comptoir. Il la laisse s'avancer et, dès qu'elle prend le large, il la ramène à son point de départ et l'enfume en riant. Mohammed Ali, lui, ne rit pas. Il n'aime pas la plaisanterie. Il est de Zagora. C'est son cinquième mois ici. Il y a Naafi<sup>c</sup> aussi, un conscrit de Marrakech, tout comme moi. Nous sommes arrivés le même jour, il y a deux mois. C'est mon voisin de chambrée. Il est étudiant et a fini sa première année. Il connaît la région : il fait le guide touristique pendant les vacances d'été. Il aime le désert et en pince pour Fifi, la tenancière de l'établissement. Quand il n'est pas de faction ou de corvée de nettoyage de la cour, il passe son temps accoudé au comptoir pour lui souffler les transformations qu'il fera dans la buvette une fois qu'il l'aura épousée. Elle lui

répond qu'elle a l'intention de repartir à Tanger pour y réaliser un projet quand elle aura mis suffisamment d'argent de côté, à condition que la guerre veuille bien durer quelques années encore. Mais il ne l'écoute pas. Il entre dans la cuisine et en ressort la bouche pleine en jouant des mandibules avec un sans-gêne affiché pour bien montrer qu'il est ici chez lui, à moins qu'il ne se promène en fumant entre les tables avec une démarche étudiée qui n'est ni une démarche de militaire ni une démarche de civil mais celle de l'acteur Alain Delon telle qu'il l'a vue dans l'un de ses films.

Il y a aussi le brigadier Omar. Personne ne l'aime. C'est un teigneux. Il aime le mal pour le mal. Il est là à deux pas qui vacille, maudissant un démon qu'il est seul à voir, et il se serait déjà écroulé depuis belle lurette si le comptoir ne l'avait pas soutenu jusqu'à maintenant.

Et puis il y a Fifi, la tenancière de la buvette, avec ses allures d'homme, sa cigarette au bec, ses lèvres bleuies par des vins bon marché, qui observe l'œil de travers les sévices que Brahim inflige à sa tortue. Elle ne peut pas le remettre à sa place : le peu d'argent qu'il a, il le dépense chez elle. Personne ne connaît son vrai nom. On l'appelle Fifi. Jolie, la trentaine à tout casser, le visage piqueté de taches de rousseur, les cheveux blonds, elle illumine l'endroit par son sourire. Elle est arrivée de Tanger il y a deux ans. Comme elle n'a pas le droit de vendre du vin aux soldats, ni cher ni à bas prix, elle le vend "sous le comptoir" comme on dit. Le capitaine Hammouda est coulant avec elle. À cause de son sourire... et de ses taches de rousseur.

Nous avons donc Fifi, le brigadier Omar, le conscrit Brahim, le soldat Mohammed Ali, Naafi' et moi-même

qui en suis encore à me demander comment j'ai fini par atterrir dans un endroit que j'ai vu en rêve il y a six ou sept mois.

Naafi' a toujours une photo d'Alain Delon glissée dans sa poche de chemise – une photo en couleurs, s'il vous plaît! –, ainsi qu'un petit miroir devant lequel il se coiffe les cheveux en arrière comme l'acteur à son réveil. En se couchant, il étend son pantalon sous sa courtepointe\* pour lui conserver un pli aussi net et marqué que celui d'Alain Delon et, quand il s'assoit au comptoir pour fumer, il attend que Fifi le regarde pour lever son sourcil droit comme il a vu son acteur favori le faire dans l'un de ses premiers films. Mais Fifi ne le considère guère plus que comme un petit marrant. Elle préfère surveiller d'un œil inquiet le traitement que Brahim fait subir à sa malheureuse tortue. Quand il s'aperçoit qu'elle le regarde avec cet œil-là, il pose sa paume sur le dos de l'animal et le caresse comme quelqu'un de civilisé qui aime les tortues. Elle s'approche de lui, lui remplit son verre en mâchonnant sa cigarette et en profite pour reposer la bestiole dans une petite corbeille en feuilles de palmier tressées qu'elle repousse à l'autre bout du comptoir. Quant au brigadier Omar qui, pendant ce temps-là, n'a pas cessé de se demander s'il allait ou non s'écrouler à fini par le faire. Il balaie l'assemblée du regard, l'air de chercher celui qui l'a fait tomber ; il serre son verre dans sa main et s'y cramponne comme si c'était lui qui allait l'aider à se relever et, après s'être demandé s'il allait en être capable, il finit par y arriver.

---

\* Dont on se sert de matelas pour dormir. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Je n'avais jamais pensé à ce qu'était la vie dans une caserne. Je le répète : avant, le désert, je ne l'avais vu qu'en rêve. Mais il y avait la conscription obligatoire. Dix-huit mois! "Dix-huit petits mois au bout desquels vous pourrez retourner à la vie civile et continuer à faire vos sketches dans les cabarets et les cercles privés exactement comme avant. Oui mais d'abord, il y a la conscription obligatoire et ça, on n'y coupe pas!" m'a déclaré tout net l'officier de l'état-major à la capitale.

Tout allait bien pour moi, ou disons à peu près. Je laisse quand même Zineb malade et clouée au lit. Et puis, le travail, ce n'était pas encore tout à fait ça mais j'ai bon espoir pour l'avenir. J'ai pu au cours des derniers mois animer des soirées privées devant un groupe d'ingénieurs et de médecins. Entre autres histoires appréciées de l'élite, j'y égratignais le Premier ministre pour avoir suggéré au gouvernement d'élaborer un programme éducatif visant à énumérer les bienfaits du jeûne et de le diffuser dans les écoles et les usines pour faire perdre aux gens leur maladie de manger, vu que le blé coûte cher au Trésor public – et en devises qui plus est.

Ce sketch, ça fait un moment que je le joue. Les gens qui viennent à mes spectacles le connaissent, le savent par cœur et me le demandent. Plusieurs de mon répertoire tournent autour des mêmes thèmes. Ils ont toujours eu de l'audience auprès d'un large public et la presse en a vanté l'audace et le caractère engagé. Certains me considéraient comme de gauche. Si on veut, mais de gauche à ma façon. Je disais que tout allait bien pour moi. C'est pourquoi on ne me fera jamais croire que c'est une poignée de sketches destinés à faire rire le public qui explique l'avis

d'incorporation qui m'a été envoyé. Je n'ai pas d'ennemis assez acharnés pour vouloir m'expédier au front. Cela ne peut pas venir non plus du paternel. J'avais douze ou treize ans quand il a abandonné le lit conjugal et quitté définitivement la maison et j'en ai vingt-sept aujourd'hui. Cette année-là, celle de sa disparition, la mère disait qu'il avait toujours son cercle à Jamaa el-Fna. N'empêche qu'au bout d'un an, il en avait également disparu. Pour aller où? Dieu seul le sait. Jusqu'à ce qu'on nous apprenne qu'il était devenu bouffon au palais royal. Eh bien! nous l'y avons laissé, dans son palais, et avons tiré un trait sur lui de même qu'il en avait tiré un sur nous. Je n'ai pas pensé à lui le jour où ma sœur Fadela a fait sa crise d'épilepsie au beau milieu de la ruelle, où elle est tombée en se roulant dans la poussière et où les voisins l'ont ramenée inconsciente à la maison. Je n'ai pas pensé à lui quand la nourriture a déserté notre table et quand la mère a travaillé à la Coopérative des arts traditionnels pour nous nourrir ; je n'ai pas pensé à lui non plus quand j'ai reçu cet avis d'incorporation imprévu au moment même où je me disais que tout allait à peu près bien pour moi, abstraction faite de la maladie de Zineb. J'étais en pleine préparation d'un nouveau spectacle sur Tariq ibn Ziyad, ce Berbère qui, sans connaître l'arabe, a quand même réussi à écrire son célèbre sermon. Je me dis finalement que c'est la faute au rêve puisque, ce lieu, je l'ai rêvé, et que, puisqu'il existait, il fallait bien que je le voie d'une façon ou d'une autre. Comment aurais-je pu le voir sans qu'on m'y oblige? Y avait-il en cela un moyen plus radical que la conscription obligatoire? "Obligatoire, nécessaire et inévitable", selon les termes mêmes de l'officier.